Deux ans après, l'événement qui fit la une de toute la presse reste voilé de mystères.

Entretien avec Xavier Raufer

Pourquoi les Américains s'enlisent

Malgré leurs gigantesques moyens, les États-Unis n'ont toujours pas compris la nature de la menace. Avis d'un expert.

Nouvelle Revue d'Histoire : Avant le 11 septembre 2001, le public n'avait jamais entendu parler d'« al-Qaida ». S'agit-il d'une organisation véritable ou d'une fabrication médiatique couvrant une réalité plus complexe ?

Xavier Raufer : D'emblée, l'Amérique officielle nous a présenté les attentats du 11 septembre 2001 comme l'œuvre d'une *organisation* nommée « al-Qaida », dépeinte comme une sorte d'IRA ou d'ETA islamiste, avec structure pyramidale et direction centralisée comportant des « numéro 2 » ou des « numéro 3 ». Or cette représentation est fausse et il est douteux qu'existe même, de façon permanente, ce que la justice des États-Unis nomme « al-Qaida ». Des documents de travail, ou des notes internes, ont en revanche été saisis en Afghanistan, évoquant l'Afghanistan des Taliban comme « base du jihad ». « Base » (donc, « Qaida ») étant ici à prendre au sens militaire de « position » – lieu temporaire, susceptible d'être conquis ou perdu – et ne constituant en rien un nom d'organisation fixe et donné une fois pour toutes, comme ETA ou IRA. Obnubilé par l'idée – au fond rassurante – d'affronter une organisation, l'appareil américain de renseignement semble avoir pris la période afghane de la nébuleuse Ben Laden pour le tout, une phase de son existence pour sa totalité.

J'ai ainsi défié d'importants analystes officiels américains de produire, partant de l'énorme masse des textes, déclarations, fatwas, interviews (authentifiés) d'Oussama Ben Laden, *une seule* mention du nom « al-Qaida », sous la plume ou dans la bouche de l'homme censé en être le « chef », un seul document officiel matériel (papier à en-tête, par exemple) portant le nom « al-Qaida » : ils ont vite convenu en être incapables. On a compris qu'à l'inverse, trouver une mention du Hamas dans la bouche de cheikh Yassine, ou du papier à en-tête du Hamas, n'offre nulle difficulté ; de même pour l'ETA ou toute autre organisation terroriste existante.

Dépeindre "al-Qaida" comme une organisation structurée et pyramidale, une sorte d'IRA ou d'ETA, est une idée complètement fausse

Le sigle fictif « al-Qaida » est donc, pour la propagande d'État américaine, un commode pavillon de complaisance, permettant de désigner comme organisation une entité en réalité protoplasmique, amorphe, à coup sûr mutante et peut-être acéphale. On comprend l'objectif des créateurs de la « marque » « al-Qaida » : sans elle, comment « vendre » une sorte d'amibe anonyme au public américain, à l'opinion mondiale, comme danger mondial n°1 ? De mois en mois, depuis lors et par souci de correction de trajectoire, on est subtilement passé – l'opinion et la presse étant aisément bernées – de *l'organisation* al-Qaida au *réseau* al-Qaida, puis enfin au réseau *de type* al-Qaida (« *al Qaida-type network* »).

NRH : Quelle est son origine, son ancrage dans quel milieu humain spécifique ?

XR : Son origine se situe dans l'univers des Arabes puritains, Wahhabites ou *salafistes*, de la péninsule arabique [voir encadré]. Univers auquel – de façon étonnante après plus de sept décennies de concubinage, notamment pétrolier – l'exécutif des États-Unis semble ne pas comprendre grand-chose.

Un seul exemple suffit à montrer l'ignorance de l'univers mental des salafistes par les sommets de l'exécutif américain. Le 11 septembre 2002, pour le premier anniversaire de l'attentat, les États-Unis sombrent dans l'hystérie. Les vols commerciaux sont vides. L'armée, la Garde nationale, la flotte, l'aviation de chasse, tous les services de police et de renseignement du pays sont en un état d'alerte maximale trompeté par tous les médias. Ce, alors que pour un salafiste de la péninsule arabe, l'idée même de date est dépourvue de sens. Dans la culture traditionnelle des bédouins du désert, le calendrier lunaire est mobile, les anniversaires ne se fêtent jamais, ni des parents, ni des enfants, ni d'un mariage ou d'un événement

Avant de devenir l'ennemi n°1 des États-Unis, Oussama Ben Laden a été longtemps favorisé par les services spéciaux américains dans la lutte qu'il avait engagée contre l'occupation soviétique en Afghanistan.

quelconque. Les salafistes considèrent même comme hérétique de célébrer l'anniversaire du Prophète (que fêtent en revanche d'autres écoles islamiques).

L'obsession calendaire n'est rien qu'une lubie occidentale. Le 11 septembre 2001 est devenu pour Oussama Ben Laden *Yom al-Moubarak* (le jour béni), mais de précisément quelle date du calendrier il peut s'agir n'a pour lui nul intérêt. Quiconque a eu, une fois dans sa vie, rendez-vous avec un cheikh, comprendra fort bien ce que je veux dire…

NRH : Au-delà du personnage Ben Laden, comment fonctionne « al-Qaida » ?

XR : « Al-Qaida » n'est pas une *organisation*, au sens pris par ce terme dans notre société, c'est-à-dire une structure solide, voire rigide, et stable. C'est au contraire une de ces entités fluides, liquides même – sinon volatiles – familières au monde musulman. Le système régissant le fonctionnement des écoles coraniques, par exemple, est de cet ordre. Mieux même : un raisonnement enfantin permet de démontrer qu'« al-Qaida » n'est *pas* une organisation, au sens où, pour en rester au terrorisme, l'ETA *est* une organisation. Que, pour dire les choses autrement, « al-Qaida » n'est pas une sorte d'IRA qui serait fanatiquement islamique au lieu d'être catholique.

Depuis le mois d'août 1998 et ses deux premières attaques contre les ambassades américaines à Nairobi et Dar es-Salaam, « al-Qaida » a vu se déchaîner contre elle la pire vague répressive transnationale de l'histoire mondiale. Selon notre base de données, près de 5 000 individus présentés comme ses « membres » ont été interpellés dans 58 pays du globe ; eux-mêmes issus d'autant de pays, sinon plus. De plus, surtout dans le monde arabe, des centaines d'autres arrestations ont été opérées en secret. Tout cela, notons-le, *avant* la guerre d'Irak du printemps 2003 et les attentats consécutifs de Ryad (Arabie saoudite), Casablanca (Maroc) Djakarta (Indonésie), etc.

Prenons maintenant deux grandes organisations (des vraies, elles) présentes par besoin professionnel tout autour du globe : une multinationale et un service de renseignement extérieur. Disons, Ford et la CIA. Que resterait-il de ces deux géants si, mondialement, de 5 à 6 000 de leurs cadres et employés avaient été jetés en prison ou même sommairement abattus, leurs sièges sociaux bombardés à l'aide de missiles de croisière – et même de bombardiers stratégiques – leurs bureaux fermés, leurs archives pillées, leurs outils de travail, comptes en banque et fonds confisqués ? Rien, bien sûr.

Main dans la main, le 1er juin 2003, au G8 à Évian, le prince d'Arabie saoudite Abdallah et le président George W. Bush. Malgré soixante-dix ans de concubinage, pétrolier ou autre, les dirigeants américains semblent ne pas comprendre grand-chose à l'univers des Arabes puritains, wahabbites et salafistes, qui ont servi de vivier au nouveau terrorisme.

La « Salafiya » : définition et doctrine

Le courant religieux fanatique qu'est la *Salafiya* n'a rien à voir avec une multinationale, ni avec une « internationale » type Komintern. C'est un ensemble flou regroupant en souplesse, à travers les continents, des réseaux d'hommes de toutes origines (certains violents, d'autres, non) se voulant la filiation des « pieux ancêtres », premiers disciples et compagnons du Prophète. Ces « salafistes » sont engagés, jusqu'au sacrifice de leur vie, dans l'entreprise visant à restaurer l'islam chimiquement pur des origines, sans additions, soustractions, altérations, ni innovations (*bid'a*, que les salafistes haïssent). Pour ceux qui la prônent, la *salafi dawa* (le prêche salafiste) est la méthode islamique pure et parfaite, seule capable d'unifier toute l'oumma sur la base d'une adhésion stricte au Coran et à la sunna (la tradition), telle qu'elle fut transmise par *Salaf as-Salihin*, ces pieux ancêtres dont il faut suivre la juste voie.

Références et modèles : Les salafistes incarnent un courant réactionnaire, activiste et puritain, souvent populaire dans un « arc social » qui va des milieux défavorisés à la bourgeoisie commerçante. Exécrant le nationalisme, le socialisme et la démocratie, les salafistes prônent que le cadre de vie idéal pour un musulman est l'oumma, conduite par un calife, dans une société reproduisant au plus près le modèle indépassable constitué par les cités de Médine et La Mecque, du temps du Prophète.

Phobies salafistes : Prétendant purifier la religion de toute trace de polythéisme ou d'idolâtrie, de toute innovation, de toute pollution par des doctrines non islamiques, le courant salafiste s'oppose aux sectes et écoles religieuses. Les salafistes exècrent donc l'ésotérisme des chi'ites et le mysticisme des soufis, pour eux d'affreux hérétiques dont le culte n'a rien à voir avec l'islam. Ils rejettent aussi le concept de parti politique à l'occidentale (la « Nation de l'islam » américaine, par exemple).

Enfin, le message salafiste, aussi clair que simple : l'islam du Prophète, rien de plus, rien de moins, est très attirant pour les convertis de fraîche date, comme pour ceux que tente l'adhésion à l'islam.

Manifestement « al-Qaida » est d'une autre nature, car même après cinq ans d'une répression inouïe, des cellules se réclamant d'elle frappent sans encombre, en 2003, au cœur de plusieurs métropoles arabes ou musulmanes…

NRH : Les États-Unis ne portent-ils pas une responsabilité lourde dans la création de l'islamisme en général et d'« al-Qaida » en particulier ?

XR : L'histoire de l'aide apportée par les États-Unis et leurs complices saoudiens au *Jihad* afghan est bien connue. Disons que l'exécutif américain n'a pas vu assez tôt – n'a pas vu du tout même, avant l'irréparable – que ses alliés d'hier étaient devenus ses pires ennemis ; que l'abolition de l'ordre bipolaire de la Guerre froide avait provoqué dans toute la sphère terroriste et criminelle un colossal (mais peu visible) séisme suivi de formidables *mutations* – allant d'ailleurs bien plus loin que l'épisode al-Qaida – le tout s'accompagnant de rééquilibrages et de changements d'alliance. Or tout au long de la parenthèse historique qui va de la chute du mur de Berlin à celle des tours de Manhattan, l'exécutif américain s'est borné à multi-

plier les gadgets *high-tech* – dont on a vu l'utilité pour prévenir l'attaque du 11 septembre. Sinon, il s'est borné à prolonger les courbes. Une telle pratique conduit forcément à la ruine (si c'est à la Bourse) ou au désastre s'il s'agit de stratégie.

NRH : Pensez-vous qu'il existe une relation entre la « mondialisation » issue de l'hégémonie américaine et le nouveau terrorisme transnational ?

XR : Oui – une relation purement mécanique. Quand les murs tombent, que les barrières et les obstacles s'abolissent, les premiers à bénéficier de l'appel d'air dans un monde désormais schizophrène, disloqué et dangereux, sont les plus légers, les moins encombrés de contraintes, les moins bureaucratiques – les plus discrets aussi. C'est-à-dire, dans ce cas, les entités criminelles ou terroristes. Ainsi, la mondialisation a fait sentir ses effets négatifs avant les positifs (à supposer qu'il y en ait un jour) :

– Elle a affaibli l'État-nation, dépouillé sur son propre territoire du monopole d'élaboration des normes juridiques et morales, et, dans l'Union européenne, du droit régalien de battre monnaie.

– Elle a suscité le rejet des populations, ou couches sociales, privées de ses bienfaits, et donc provoqué exclusion, repli identitaire/communautaire et révoltes violentes.

– Brouillant les repères du légal et de l'illégal, elle a permis à des individus, des communautés, des sociétés (parfois criminelles) de contourner les contraintes juridiques étatiques, les limites de la souveraineté nationale dont ils dépendaient naguère. Mme Mireille Delmas-Marty, grand professeur de droit dont la sensibilité politique est plutôt de gauche, a même pu affirmer ceci (dans *Le Monde* du 16 novembre 2001, sous le titre « La difficile naissance du droit de demain ») : « *En réalité, le monde est gouverné par une ploutocratie cosmopolite suffisamment flexible et mobile pour marginaliser à la fois les États, les citoyens et les juges.* »

– Elle permet la circulation mondiale des produits et services illicites : stupéfiants, véhicules volés, œuvres d'art, armes de guerre, substances dangereuses, migrants illégaux, etc., formant désormais un « marché international des biens et services criminels ».

– La mondialisation a enfin suscité l'éclosion de criminalités et de terrorismes nouveaux, organisés en réseaux, délocalisés, internationalisés, usant à merveille des ressources des paradis fiscaux et autres centres offshore.

NRH : Quelle a été (est) l'influence mobilisatrice du conflit israélo-palestinien dans le développement du terrorisme islamiste ?

XR : L'origine principale, le moteur de ce terrorisme est l'« occupation » de la Terre de la Prophétie, ou des deux Saintes Mosquées (La Mecque et Médine), soit l'actuelle Arabie saoudite, par les troupes américaines, durant la première guerre d'Irak et depuis lors. La révolte de Ben Laden vient de là. Depuis, la répression sans nuances de la seconde Intifada en Palestine et l'invasion de l'Irak ont encore aggravé les choses et fournissent à Ben Laden and co. la plus efficace des « propagandes par le fait ».

NRH : Quels sont les liens d'« al-Qaida » (ou ce que l'on désigne sous ce nom) avec d'autres groupes islamistes ?

XR : La force principale de l'islam activiste, son arme absolue, en amont même de la capacité de ses séides à conduire des « missions de sacrifice », c'est l'arme de la fatwa. Un individu-modèle – une icône dirait-on aujourd'hui – accepté par des fidèles du monde entier comme un prescripteur valide d'avis religieux – lance un appel, et ces fidèles y répondent : c'est le principe de l'allégeance, bien connu dans l'Europe médiévale. Jadis, le pape appelle à la Croisade ; aujourd'hui Ben Laden, à la guerre sainte contre « les juifs et les croisés », selon ses propres termes. De par le monde, on entend le message. On se mobilise, puis on passe à l'acte. Ainsi, manifestement – et contrairement au vieux terrorisme de la Guerre froide – la nébuleuse « al-Qaida » n'est pas de nature mécanique, mais en réalité biologique. Arrosées par la prédication fanatique (ou dawa) des cellules sortent du terreau islamiste comme champignons après la pluie. Cellules qui font ensuite allégeance à Oussama Ben Laden et suivent ses consignes.

Là est l'énorme différence entre le terrorisme ancien et l'actuel : le mécanique est mort et le biologique, vivant. Une automobile ne se répare pas toute seule. En revanche, une plaie se cicatrise seule – et même, la queue du lézard repousse seule. Forcer, par falsification propagandiste, une entité de type biologique dans un schéma mécanique provoque *in fine* une grave erreur de diagnostic – dont voici la cause : l'absence de toute étude du champ préalable d'inspection (culturel, sociétal) dans lequel s'inscrivent Oussama Ben Laden et ceux, individus ou groupes, qui gravitent autour de lui. Cette erreur de diagnostic n'a profité qu'aux terroristes ; elle explique dix-huit mois d'insuccès dans la traque des chefs de la nébuleuse salafiste.

À gauche, manifestation d'indépendantistes corses. À droite, partisans de l'ETA basque. On ne peut rien comprendre à la permanence de ces mouvements si l'on néglige le maintien de mentalités claniques enracinées, inimaginables pour un esprit rationnel, individualiste, "moderne", libéral.

NRH : Existe-t-il un rapport structurel entre les attentats spectaculaires des islamistes à Bali, au Pakistan, à Bombay et maintenant à Bagdad ?

XR : Structurel non : des entités locales, au maximum régionales, répondent à un appel, chacune de leur côté, sur leur territoire. Entre ces entités circulent des prêcheurs, des bailleurs de fonds, des experts ès-attentats (la voiture piégée, par exemple), mais ces personnages sont des facilitateurs, pas les cadres d'une seule et même entreprise, ni les officiers d'une armée unique. Enfin, et pourrait-on dire surtout, même le plus tiède des musulmans sait que le jihad,

Troupes d'occupation américaines en Irak. La spirale bien connue : terrorisme, répression, indignation, révolte, terrorisme...

Xavier Raufer

Xavier Raufer est directeur des études du Département de recherche sur les Menaces Criminelles Contemporaines (www.drmcc.org) – Institut de Criminologie de Paris – Université Paris II – Panthéon-Assas.
Il vient de publier *Le Grand réveil des mafias* aux éditions J.-C. Lattès. Nous en rendons compte dans nos pages livres.

qui dans son sens large est un effort à accomplir sur soi-même, relève d'une décision strictement et intégralement personnelle. Nul au monde – pas même le Prophète, s'il revenait sur terre – ne peut ordonner à un musulman de se lancer dans quelque jihad que ce soit. Un héros, un saint, un chef de guerre peut prêcher le jihad, encourager les fidèles à s'y lancer, se réjouir de voir son appel entendu – c'est ce que fait Oussama Ben Laden – mais rien de plus. Le jihad est un pur volontariat.

NRH : Comment expliquer la généralisation des attentats suicide dans la sphère islamiste, de la Palestine à la Tchétchénie, impliquant même des jeunes filles et des jeunes femmes ?

XR : Dans une cassette enregistrée en 1978, l'ayatollah Khomeiny déclarait : « *On dit parfois que le héros est le moteur de l'histoire. C'est faux. Le moteur, l'âme de l'histoire est le martyr. Ainsi, dénudez vos poitrines face à l'armée, car le shah fera usage de l'armée et celle-ci lui obéira... Si l'ordre est donné et qu'ils tirent sur vous, dénudez vos poitrines. Votre sang, et l'amour que vous leur porterez en mourant, les convaincront. Le sang de chaque martyr est comme le son d'une cloche qui éveillera mille êtres vivants.* » Les premières « missions de sacrifice » de la période contemporaine sont donc survenues dans l'univers de l'islam chi'ite, iranien d'abord puis libanais, durant la guerre civile (1975-1990). C'est l'Intifada en Palestine, surtout la deuxième, qui a introduit la « culture du martyre » dans le monde sunnite. Suscitée par un classique effet de cocotte-minute psychologique, par le désespoir et l'absence de toute issue politique positive, cette « culture du martyre » s'est enracinée dans les taudis et bidonvilles de l'autonomie palestinienne, des territoires occupés – et même d'Israël. Voici quelques propos des « bombes humaines » tenus – là est le plus tragique – avec béatitude : « *Presser le détonateur, c'est ouvrir la porte du Paradis... C'est le chemin le plus court vers les cieux... Pour retrouver le Prophète et ses compagnons... Le Paradis est tout près, là, sous mon pouce, contre le détonateur.* » Notons que ceux qui tiennent ces discours ne sont pas des benêts suicidaires ou dépressifs, mais de jeunes gens issus des classes moyennes, étudiants ou salariés bien intégrés, informés des réalités du monde extérieur.

Contrairement au "vieux" terrorisme de la guerre froide, l'islamisme n'est pas de nature mécanique mais "biologique" : une machine ne se répare pas elle-même, alors qu'une plaie se cicatrise seule

Telle est désormais, dans le monde musulman, la « culture du martyre » et du sang. Loin d'être une tragique singularité du théâtre d'opération palestinien, cette « culture » se répand. Voici vingt ans, les « missions de sacrifice » étaient pratiquées par le seul Hezbollah du Liban (chi'ite). Aujourd'hui, tout l'islam radical sunnite s'y est mis : Afghanistan, Algérie, Cachemire, Égypte, Kenya, Koweït, Liban, Pakistan, Palestine, Tanzanie, Tadjikistan, Tchétchénie, Yémen, ont connu de telles opérations.

NRH : Au-delà du milieu arabo-islamique, l'extension du terrorisme n'est-elle pas liée à des phénomènes mafieux ? Autrement dit, peut-on parler de liens entre mafia et terrorisme ?

XR : Ces liens existent, mais ils sont purement techniques. On a, ces dernières années, des preuves judiciaires de ventes d'armes de la Camorra napolitaine au Groupe islamique armé algérien ou à l'ETA ; des preuves aussi de « services » rendus par des gangsters du sous-continent indien – eux-mêmes musulmans, comme le « parrain » Dawood Ibrahim par exemple – à des groupes islamistes proches de Ben Laden. Mais si c'est déjà inquiétant, ça ne va pas plus loin. On ne s'achemine pas vers la grande fusion universelle et cosmique des terroristes et des mafieux. Chacun a ses motivations, ses objectifs et les seuls points de rencontre entre eux sont tactiques, logistiques – et ponctuels. ■

Propos recueillis par Dominique Venner